

La mort de Pompée dans la *Pharsale* de Lucain: l'infamie transfigurée

Diane Demanche
EA 4081 «Rome et ses Renaissances»

ABSTRACT

The *Pharsalia* of Lucan describes the complete destruction of moral values during the Civil War. In this terrifying context, the death of the characters is particularly instructive to understand the influence of events on human destiny. The only protagonist whose death is shown is Pompeius, and his death shows that vice and virtue, good and evil, horror and hope are mixed even at this crucial moment. Although his attitude during the battle of Pharsalia is highly reprehensible, the imminence of death transforms him deeply: the Stoic conception of virtue seems to reappear in a very paradoxical way.

KEYWORDS: stoicism, Lucan, Pompeius, *virtus*

La *Pharsale* de Lucain est une œuvre qui reflète à tous les niveaux le chaos dans lequel Rome est plongée lors de la guerre civile. Loin de décrypter de manière univoque les causes et le déroulement du conflit, le poète nous présente des personnages complexes, dont la valeur morale est difficile à définir: en effet, les protagonistes révèlent des facettes diverses selon les épisodes. De plus, ils sont jugés par des instances multiples dans le poème: par les autres personnages, par eux-mêmes, par l'histoire, qui nous apprend, grâce à notre point de vue rétrospectif, s'ils ont rencontré l'échec ou le succès, et enfin par le poète, qui, lui-même, semble changer d'avis au long des vers. En effet, celui-ci adopte alternativement un point de vue contemporain, mêlé aux espoirs et aux illusions des personnages, et un point de vue supérieur, par lequel il met en perspective les faits avec des événements postérieurs, ou avec des considérations morales et philosophiques éternelles.

Dans ce contexte brouillé, le moment de la mort représente une étape décisive lors de laquelle nous pouvons espérer saisir la vérité de l'être. Le parcours du personnage étant alors achevé, nous disposons des éléments nécessaires pour dresser un tableau complet de ce que fut son existence, et pour y apposer son sceau. Ainsi, après sept livres dans lesquels la figure de Pompée est particulièrement insaisissable, nous pouvons tenter de comprendre, à travers le récit de sa mort, au livre VIII, ce que Lucain veut nous dire de ce personnage. Or cet instant est d'autant plus crucial que, selon la pensée stoïcienne qui influence profondément Lucain, une minute de vertu peut changer en sage celui qui a passé toute son existence dans le vice. Tout est donc possible, sur le plan moral, jusqu'à l'heure de la mort. Bien plus, l'univers de la *Pharsale* est si monstrueux que la mort apparaît, pour un certain nombre de personnages, comme la seule issue heureuse. Si l'héroïsme semble banni de la guerre civile, puisqu'il ne peut y avoir de gloire en un combat fratricide, la mort, qu'elle soit honorable ou infâme, acquiert une certaine valeur, dans la mesure où elle permet, pour le moins, d'échapper au crime universellement répandu. Une mort infâme serait alors préférable à une survie criminelle.

Une mort infâme

La particularité de la mort de Pompée tient tout d'abord à ce qu'elle est dissociée en plusieurs moments. Dès la bataille de Pharsale, au livre VII, le poète nous montre que le destin de Pompée est achevé. Il s'agit donc d'une première mort de Pompée, ou du moins du Magnus susceptible de l'emporter dans le conflit. Le poète nous rapporte ensuite, au livre VIII, son trépas, par la main de Septimius. Mais Lucain consacre encore toute la fin de ce livre à détailler ce qu'il advint de la dépouille de Pompée. La mort de Pompée est donc triple, et nous verrons que le jugement du poète connaît une certaine évolution au cours de ces trois étapes.

Or, si l'infamie caractérise chacune de ces étapes, cette infamie s'entend de manière différente. La défaite de Pharsale n'a rien d'un combat épique qui apporterait la gloire au chef; l'assassinat de Pompée, quant à lui, traduit l'infamie de ceux qui le commettent, mais le poète affirme la grandeur de Pompée à ce moment précis; enfin, l'ensevelissement hâtif et incomplet du corps décapité de Magnus est 'infâme' au sens propre, puisqu'il a lieu en cachette et à l'abri de toute *fama*. Les conséquences morales de ces trois infamies, et le jugement que le poète nous invite à porter, sont donc très différents.

La bataille de Pharsale, tout d'abord, nous est dépeinte à l'opposé d'une bataille épique susceptible de révéler l'héroïsme des combattants. Il s'agit bien d'une bataille exceptionnelle, mais elle exclut absolument la gloire des combattants ('*miseram necem*' VII, 416). Le poète refuse même de le raconter, après avoir maudit Crastinus (VII, 470-473):

*Hanc fuge, mens, partem belli tenebrisque relinque,
nullaque tantorum discat me uate malorum,
quam multum liceat bellis ciuilibus, aetas.
A potius pereant lacrimae pereantque querellae:
quicquid in hac acie gessisti, Roma, tacebo.
Hic Caesar, rabies populis stimulusque furorum,
ne qua parte sui pereat scelus, agmina circum
it uagus atque ignes animis flagrantibus addit¹.*

Ni le vainqueur ni le vaincu ne peuvent espérer être célébrés par Lucain, qui n'aspire qu'à la fuite et au silence. Cependant, le récit se poursuit: le poète est comme 'embarqué', et sa voix est soumise à la même contrainte que les combattants, forcés par le destin à l'affrontement. Bien plus, il ne peut que se mettre au service de la puissance césarienne. Juste après avoir refusé de raconter Pharsale, il nous montre sa vigueur exceptionnelle et il lui rend hommage, comme malgré lui. Il faut donc distinguer deux formes d'héroïsme. D'une part, les dieux couronnent de succès les entreprises de César, qui acquiert une valeur indéniable; de l'autre, le poète dénie toute valeur morale à cette énergie irrésistible, tout en se voyant contraint de lui rendre hommage dans son œuvre et d'en perpétuer la *fama*. Or, lui seul peut acquérir du renom dans cette bataille. Aucun individu, à part celui que guide le destin, ne peut être célébré:

*Inpendisse pudet lacrimas in funere mundi
mortibus innumeris ac singula fata sequentem
quaerere, letiferum per cuius uiscera uulnus
exierit, quis fusa solo uitalia calcet².*

Ce silence interdit tout héroïsme, mais il proscrie en même temps toute condamnation définitive: l'in-famie, l'obscurité générale rend la valeur individuelle illisible. D'ailleurs, cet affrontement se déroule en l'absence de spectateurs, bien que Pompée veuille faire naître l'illusion que les combattants seront observés:

*Credite pendentes e summis moenibus Urbis
crinibus effusis hortari in proelia matres.
Credite grandaeuum uetitumque aetate senatum
arma sequi sacros pedibus prosternere canos
atque ipsam domini metuentem occurrere Romam.
Credite qui nunc est populus populumque futurum
permixtas adferre preces³.*

1. VII, 552-559.
2. VII, 617-620.
3. VII, 369-375.

L'anaphore doublée de la gradation tente de donner vie à des témoins fictifs. Mais même si personne ne le regarde, l'attitude de Pompée nous est rapportée, et elle peut donc être jugée. Tout d'abord, il est décrit comme spectateur de l'affrontement, au lieu d'agir en se situant au centre des regards:

*Stetit aggere campi,
eminus unde omnis sparsas per Thessala rura
aspiceret clades, quae bello obstante latebant*⁴.

Les verbes employés, *stare* et *aspicere*, soulignent la passivité de Pompée. Bien plus, à la différence de César, il parcourt les rangs de ses troupes pour les dissuader de se montrer héroïques (VII, 666-668). Et même, le chef éprouve de la peur avant de se battre:

*Stat corde gelato
attonitus, tantoque duci sic arma timere
omen era*⁵.

C'est encore le verbe *stare* qui est choisi par le poète, qui nous le montre ensuite en train de fuir et de se cacher, en brouillant les pistes pour échapper à d'éventuels poursuivants (VIII 4-5). Celui-ci fait à nouveau preuve d'une faiblesse peu glorieuse au début du livre VIII: W. Johnson rappelle ainsi que l'adjectif *profugus* qui lui est alors appliqué fait habituellement référence à des esclaves en fuite⁶. Le comportement de Pompée à Pharsale est donc absolument infamant. De plus, comme le remarque G. Galimberti Biffino, la fuite de Pompée semble souligner la différence entre Pompée et un héros épique tel qu'Énée, qui fuit Troie pour accomplir la noble mission de fonder Rome⁷.

Lors de la deuxième étape de sa déchéance, c'est l'infamie du dessein des meurtriers que souligne Lucain: Pompée est condamné par la décision d'un roi puéril (VIII, 536-538), et cela déchaîne l'indignation du poète:

*Tanti, Ptolemaee, ruinam
nominis haut metuis caeloque tonante profanas
inseruisse manus, impure ac semiuir, audes*⁸.

4. VII, 649-651.

5. VII, 339-341.

6. VIII, 259.

Voir W. R. JOHNSON, *Momentary monsters, Lucan and his heroes*, Ithaca, New York, 1987, p. 79. Cependant, l'adjectif *profugus* est le deuxième mot de *l'Énéide*, et ne désigne donc pas uniquement des attitudes condamnables.

7. C'est ce que souligne G. GALIMBERTI BIFFINO. Voir «Il ruolo del « *bellum ciuile* » nella vita letteraria e intellettuale dell'epoca neroniana : eroismo e antieroisimo in Lucano», *Neronia VI, Latomus* 2002, 443-454, pp. 445 sq.

8. VIII, 550-552.

Il est ainsi frappé par la main étrangère d'un *semivir*. L'humiliation que subit Pompée n'apporte même pas de gloire à celui qui l'assassine, mais cela le déshonore. La nature réelle de cet acte est ainsi bien décrite par le satellite qui apporte la tête de Pompée à César, et qui reste d'ailleurs anonyme:

*Nec uile putaris
hoc meritum, facili nobis quod caede peractum est.
Hospes auitus erat, depulso sceptrum parenti
reddiderat. Quid plura feram? tu nomina tanto
inuenies operi, uel famam consule mundi.
Si scelus est, plus te nobis debere fateris,
quod scelus hoc non ipse facis⁹.*

Mais ce personnage, qui reconnaît avec clairvoyance qu'il s'agit d'un *scelus* et d'un *caedes*, pense que ce type d'acte est le comportement à suivre dans un monde où le crime règne. Le seul choix possible oppose l'infamie de l'échec à l'infamie du crime, il n'y a pas d'autre voie.

La troisième étape signe l'infamie complète pour Pompée, dont la mort sombre dans l'obscurité. Lucain décrit avec un luxe de détails le traitement infligé à son corps: coupée par le Romain Septimius¹⁰, sa tête est fichée sur une pique, puis embaumée; son corps est alors déchiqueté:

*Pulsatur harenis,
carpitur in scopulis hausto per uulnera fluctu,
ludibrium pelagi, nullaque manente figura
una nota est Magno capitis iactura reuulsi¹¹.*

De Pompée, il ne semble rien rester. Cet anéantissement se poursuit jusque dans sa sépulture, consacrée par un feu que le questeur Cordus a volé à un autre cadavre anonyme. Magnus sombre donc dans une obscurité complète, loin de toute *fama* glorieuse.

L'héroïsme impossible

Mais quel jugement porter sur cette infamie quand l'héroïsme est, de toute façon, banni? L'humiliation subie n'a rien à voir avec une condamnation mo-

9. IX, 1026-1032.

10. *reteggit sacros scisso uelamine uoltus
semianimis Magni spirantiaque occupat ora
collaque in obliquo ponit languentia transtro.
Tunc neruos uenasque secat nodosaque frangit
ossa diu VIII 669-673.*

11. VIII, 708-711.

rale du poète. En effet, la déchéance est voulue et orchestrée par des dieux qui ne châtient pas une culpabilité personnelle. Bien plus, il s'avère que la chute est proportionnelle à la grandeur précédente. Pompée lui-même ne s'y trompe pas et il en vient à déplorer sa gloire passée: confronter l'infamie présente et la grandeur passée devient alors la pire épreuve à supporter¹². Le poète valide lui-même cette analyse en mettant en valeur par le chiasme final le renversement complet de la situation de Magnus:

*Hac Fortuna fide Magni tam prospera fata
pertulit, hac illum summo de culmine rerum
morte petit cladesque omnis exegit in uno
saeua die, quibus immunes tot praestitit annos,
Pompeiusque fuit qui numquam mixta uideret
laeta malis, felix nullo turbante deorum
et nullo parcente miser*¹³.

Ainsi, le malheur de Pompée vaincu à Pharsale est d'autant plus grand que sa gloire fut sans bornes. Ce qui pouvait donner à Magnus une confiance extrême produit le comble de sa désolation. Les *exempla mutationis fortunae* étudiés par W. Rutz parcourent toute l'œuvre, et la gravité des faits évoqués leur confère un poids particulier. Puisque le but des dieux est précisément d'abattre toute grandeur passée, il ne demeure aucune chance de se maintenir dans les hauteurs de la gloire¹⁴.

À l'inverse, la guerre civile voit l'avènement d'un héroïsme d'un nouveau genre, qui fait fi de toute morale, et que le poète refuse de célébrer. C'est à cette grandeur bien particulière que César appelle ses troupes avant Pharsale:

*Sed dum tela micant, non uos pietatis imago
ulla nec aduersa conspecti fronte parentes
commoueant ; uultus gladio turbate uerendos.
Sive quis infesto cognata in pectora ferro
ibit, seu nullum uiolarit uulnere pignus,
ignoti iugulum tamquam scelus inputet hostis*¹⁵.

La valeur au combat impose la sauvagerie la plus criminelle, comme le revendique cyniquement le vainqueur, avant d'inciter ses troupes au pillage.

12. *Cunctis ignotus gentibus esse
mallet et obscuro tutus transire per urbes
nomine ; sed poenas longi Fortuna fauoris
exigit a misero, quae tanto pondere famae
res premit aduersas fatisque prioribus urguet* VIII 19-23.

13. VIII, 701-707.

14. Voir W. RUTZ, «Lucan und die Rhetorik », in M. DURRY (éd.), *Lucain. Sept exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1970, 233-265, pp. 252 sq.

15. VII, 320-325.

Mais ce cynisme qui prétend à l'héroïsme n'est pas réservé à César. Au livre VI, la mort extraordinaire de Scaeva, qui repousse à lui seul l'assaut des Pompéiens à Dyrrachium en faisant un rempart de son corps, pourrait revêtir une dimension héroïque. Transpercé de mille coups, il continue à frapper et à tenir l'ennemi en échec. Mais avant de décrire ses exploits, le poète nous a mis en garde. Ce personnage ne peut d'aucune manière être admirable moralement, tant sa *virtus* est entachée du *crimen* répandu sur tout le conflit:

*pronus ad omne nefas et qui nesciret, in armis
quam magnum uirtus crimen ciuilibus esset*¹⁶.

Nous renvoyons à l'analyse de S. FRANCHET D'ESPÈREY, qui montre dans son article «Massacre et aristie dans l'épopée latine» que Lucain détourne ici, comme lors du combat de Vulteius, les codes du combat épique¹⁷. Pourtant, au moment où il s'écroule enfin, il est célébré par ses camarades comme l'incarnation même de la vertu:

*Ac uelut inclusum perfosso in pectore numen
et uiuam magnae speciem Virtutis adorant*¹⁸.

Ce que les combattants de la guerre civile considèrent comme le sommet de l'héroïsme est un crime aux yeux du poète, qui rappelle, immédiatement après cet hommage des Césariens, que les mêmes actes auraient pu être vraiment admirables s'ils avaient été accomplis contre un ennemi étranger, et non pas pour soumettre Rome à César, mais qu'étant donné les circonstances, Scaeva demeure *infelix* (VIII 257-262) mais qu'il ne devient pas un héros.

Cependant, malgré la condamnation morale du poète, ce guerrier reçoit, au sein même de l'œuvre, la récompense à laquelle il aspirait entre toutes: ce personnage regrette, avant de se lancer dans le combat, de ne pas avoir César pour spectateur (VIII 158-160). Or, contre toute attente, alors que tout indique qu'il meurt après avoir reçu une infinité de traits, nous le retrouvons, à la fin du livre X, aux côtés de César, encerclé par ses ennemis à Pharos. Les derniers vers de la *Pharsale*, telle que nous en disposons, sont consacrés à cette réapparition de Scaeva qui semble prêt à réitérer son exploit en sauvant une situation désespérée, cette fois sous le regard de son chef:

*dubiusque timeret
optaretne mori, respexit in agmine denso
Scaeuam perpetuae meritum iam nomina famae*

16. VI, 147-148.

17. Voir, sur les vers VI, 257-262, S. FRANCHET D'ESPÈREY, «Massacre et aristie dans l'épopée latine», in G. NAUROY (éd.), *L'écriture du massacre en littérature entre histoire et mythe*, Berne, 2004.

18. VI, 253-254.

*ad campos, Epidamne, tuos, ubi solus apertis
obsedit muris calcantem moenia Magnum*¹⁹.

Il est paradoxal que Lucain dénie toute grandeur morale à ce combattant, tout en lui accordant, sans aucune nécessité historique, la faveur à laquelle il aspirait. Nous ne pouvons savoir la manière dont ce nouvel épisode se serait déroulé, mais il semble que le poète soit, pour ainsi dire, contraint de célébrer, malgré tout, cet héroïsme perverti. Sans doute est-ce une manière d'indiquer qu'au mépris de toute valeur morale, les dieux récompensent, dans ce conflit, ceux qui versent le plus de sang. Si ce nouvel héroïsme est dénoncé par le poète, il serait encouragé par les dieux, qui ont permis cette survie miraculeuse, voire cette résurrection de Scaeva. Si les dieux mêmes couvrent ce crime, il devient impossible d'atteindre un héroïsme réellement admirable au sein de la *Pharsale*. Le discours cynique de Pothin, qui conseille à Ptolémée d'assassiner Pompée en affirmant que les dieux eux-mêmes ont abdiqué toute morale, reflète bien ce que les événements nous amènent à penser:

*Ius et fas multos faciunt, Ptolemaee, nocentes ;
[.] Fatis accede deisque
et cole felices, miseros fuge*²⁰.

Les dieux n'accordent pas le succès à ceux qui se révèlent nobles au combat.

Or Pompée lui-même est parfaitement lucide sur le dessein des dieux, avant même le début de la bataille de Pharsale. Il comprend que le destin le contraint à engager une bataille dont il devine l'issue et il y voit une ruse des dieux (*dolos deorum*, VII 85-86). Il sait qu'il ne sera pas l'héroïque vainqueur de Pharsale. Mais la ruse tient à ce que l'infamie le menace également s'il refuse d'engager le combat, et on l'accuse déjà de lâcheté pour avoir retardé le combat jusque là²¹. Le discours que prononce Cicéron pour lui demander d'ouvrir les hostilités souligne l'indignité qu'il y aurait à s'en abstenir ou à attendre encore²². Les dieux retirent donc à Pompée toute possibilité

19. X, 542-546.

20. VIII, 484; 486-487.

21. *segnis pauidusque uocatur*, VII, 52.

22. La ruse des dieux est soulignée de manière encore plus subtile par les phrases à double entente que prononce Cicéron, qui annonce sans le savoir le désastre. Selon l'analyse de P.-J. Dehon, un vers de son discours peut ainsi être traduit de deux manières différentes:

Quid mundi gladios a sanguine Caesaris arces?

'Pourquoi écarter-tu du sang de César les glaives de l'univers?'

traduit la hâte de tuer César, mais cela peut également signifier:

'Pourquoi écarter-tu les glaives de César du sang de l'univers?' VII, 81.

Voir P.-J. DEHON, «Une amphibologie de Lucain (B.C. VII, 81)», *Latomus* XLVIII, 1989, 120-126.

d'héroïsme: qu'il combatte ou qu'il s'en abstienne, il perd sa grandeur. Puisque la seule alternative possible oppose dès lors le crime à la chute, le vice à l'infamie, le lecteur en vient à se demander ce qui est préférable. L'humiliation de la défaite n'est-elle pas, après tout, un moindre mal, dans l'univers lucanien?

L'infamie comme moindre mal

Alors que les circonstances de la chute, de la mort et des funérailles de Pompée sont décrites comme totalement indignes, certains éléments nous indiquent qu'un mal encore plus grand aurait pu advenir. Tout d'abord, en arrivant à Larissa, après Pharsale, Pompée peut constater qu'il bénéficie encore de l'attachement et du soutien des habitants, prêts à mourir pour lui, et le poète affirme que ce témoignage d'affection ne s'exprime que grâce à son infortune:

*Nunc tibi uera fides quaesiti, Magne, fauoris
contigit ac fructus ; felix se nescit amari*²³.

Après sa mort et sa décapitation, il trouve grâce à Cordus une sépulture, certes dérisoire, mais inespérée étant donné les circonstances. Les gestes accomplis par Cordus permettent de rendre le nom de Magnus à ce qui n'était plus qu'un *truncus* (VIII 722-723; 728; 752-754).

Mais bien plus, la mort elle-même semble constituer une forme de consolation au sein de la guerre civile. Pompée considère ainsi, après Pharsale, que mourir des mains d'un barbare présente deux avantages: non seulement cela prive César de causer directement sa mort ou d'y assister, mais il y aurait un danger encore supérieur, qui est présenté comme la pire des infamies. Pompée redouterait par-dessus tout de devoir la vie à la clémence de César (VIII 315-316). Cette consolation est capitale et nous rappelle que Domitius, au livre II, a considéré comme une offense suprême de devoir la vie à la clémence de César (II, 511). En effet, le vœu de Pompée n'est qu'à moitié exaucé, puisque César aura bien sous les yeux les restes de son adversaire lorsqu'on lui présentera sa tête décapitée:

*Caesaris aut oculis uoluit subducere mortem,
nequiquam, infelix: socero spectare uolenti
praestandum est ubicumque caput*²⁴.

Mais le poète nous confirme alors que Pompée peut être satisfait d'échapper à la pitié césarienne:

23. VII, 726-727.

24. VII, 673-675.

*quam magna remisit
crimina Romano tristis fortuna pudori,
quod te non passa est misereri, perfide, Magni
uiuentis!*²⁵.

Les circonstances infâmes de l'assassinat de Magnus recèlent donc un bonheur inattendu, aux dires du poète lui-même.

Ce bonheur acquiert d'autant plus d'importance que César confirme, sous couvert de magnanimité, que son vœu était bien de pardonner à son beau-fils et de lui laisser la vie sauve (IX, 1066-1068; 1099-1100). Paradoxalement, l'infamie du meurtre égyptien est préférable à l'asservissement à la clémence césarienne. Le sens de l'honneur établit une hiérarchie dans laquelle le destin de Pompée n'est pas le plus à craindre.

Par ailleurs, la manière dont le poète nous présente Pompée à partir de Pharsale tend à nous indiquer que le malheur de Rome aurait été encore bien supérieur si celui-ci s'était détourné de l'Égypte. En effet, alors qu'il doit choisir une stratégie à adopter après sa défaite, Magnus envisage de s'allier avec les Parthes. La perspective d'asservir Rome à des peuples barbares provoque l'indignation de ses partisans:

*Temptare pudendum
auxilium tanti est, toto diuisus ut orbe
a terra moriare tua.*²⁶.

Lentulus détaille dans un long discours la liste des infamies qu'entraînerait une telle décision, et en particulier le sort qui serait réservé à Cornélie au milieu d'un peuple particulièrement dépravé. Certes, le conseil de Lentulus conduit également Pompée à la mort, mais il le fait échapper à l'ignominie. Il évite à Magnus de se faire l'artisan d'un déshonneur qu'il ne fait que subir en Égypte. Dans une situation où l'héroïsme est hors d'atteinte, l'infamie prend de multiples visages, parmi lesquels la mort de Pompée n'est pas le plus redoutable.

Enfin, la *Pharsale* pourrait présenter une consolation à l'humiliation subie par Pompée par le biais de la voix du poète. À plusieurs reprises, celui-ci compense l'anonymat dans lequel Magnus disparaît. Avant Pharsale, il imagine et nous donne à voir ce qu'auraient été ses funérailles si elles avaient été célébrées à Rome, en évoquant le deuil partagé par toutes les générations (VII, 37-39). Puis, au moment où Cordus rend les derniers devoirs au corps de Pompée, le poète laisse la parole à ce personnage qui évoque à son tour l'hommage que les Romains auraient rendu à Magnus:

25. IX, 1059-1062.

26. VIII, 390-392.

*Non pretiosa petit cumulatō ture sepulchra
 Pompeius, Fortuna, tuus, non pinguis ad astra
 ut ferat e membris Eos fumus odores,
 ut Romana suum gestent pia colla parentem,
 praeferat ut ueteres feralis pompa triumphos,
 ut resonent tristi cantu fora, totus ut ignes
 proiectis maerens exercitus ambiat armis.
 Da uilem Magno plebei funeris arcam,
 quae lacerum corpus siccos effundat in ignes²⁷.*

La confrontation de ce spectacle fictif et des circonstances réelles souligne encore l'humiliation de Pompée, mais ce passage fait vivre aux yeux du lecteur la noblesse d'une célébration organisée en l'honneur d'un chef héroïque. Le poète fait ensuite l'éloge funèbre du défunt, en prétendant dicter à Cordus ce qu'il aurait dû inscrire sur la stèle improvisée, à la place du seul «*Hic situs est Magnus*» (VIII, 806-815).

Cependant, la voix multiple du poète n'assure pas au vaincu une gloire éternelle. Le jugement qu'il porte sur le geste de Cordus est extrêmement instructif à cet égard. Dès le début de l'épisode, il nous indique que cet hommage dérisoire peut être considéré comme un ultime affront fait à Pompée (VIII, 714). À la fin de l'épisode, une fois les funérailles achevées, il laisse éclater son indignation devant l'exigüité de ce tombeau, considéré comme un ultime cadeau fait au vainqueur (VIII, 793-795). La seule consolation qui demeure réside dans l'obscurité même de ce tombeau, voué à disparaître naturellement, et à laisser s'effacer cet épisode déshonorant:

*Veniet felicior aetas,
 qua sit nulla fides saxum monstrantibus illud²⁸.*

Mais c'est alors le poète lui-même, en rapportant ces funérailles, qui perpétue le souvenir de circonstances dont il espère l'oubli total. Cette attitude contradictoire semble révéler l'incapacité du poète à rétablir la grandeur de Pompée. Alors même qu'il déplore l'humiliation de Magnus, il lui donne, dans son œuvre, un écho éternel.

Ce paradoxe est encore plus éclatant si on compare le traitement réservé à Pompée avec le personnage de César. Au début du livre IX, la visite de César aux ruines de Troie donne l'occasion au poète de méditer sur l'éternité. Les pierres devenues impossibles à identifier font écho à la stèle obscure du tombeau de Magnus (IX, 973-979). Lucain célèbre alors la grandeur de la poésie, seule susceptible d'assurer l'éternité:

27. VIII, 729-737.

28. VIII, 869-870.

*O sacer et magnus uatum labor ! omnia fato
eripis et populis donas mortalibus aeuum*²⁹.

Mais curieusement, ce n'est pas à Pompée que le poète promet une gloire inoubliable, mais à César:

*nam, siquid Latiis fas est promittere Musis,
quantum Zmyrnaei durabunt uatis honores,
uenturi me teque legent; Pharsalia nostra
uiuēt, et a nullo tenebris damnabimur aeuo*³⁰.

Alors qu'il condamne moralement la figure du vainqueur, la fonction de son œuvre est de perpétuer le souvenir de son héroïsme terrifiant. La voix du poète ne cherche donc pas à rétablir, au sein de l'épopée, un ordre du monde contraire au cours des événements. Celui qui raconte la guerre civile semble contraint à célébrer celui qui l'emporte, quelle que soit sa noirceur. L'infamie de Pompée, au sens propre du terme, est donc impossible à effacer, bien que le poète s'en indigne avec virulence.

Un nouvel héroïsme

Si la perspective d'un avenir qui restaure la grandeur de Magnus s'avère illusoire, Pompée, par instants, acquiert une valeur héroïque présentée sans aucune ironie. Quittant alors le fil des événements, le poète nous invite alors à adopter un point de vue différent, qui s'attache à la valeur morale, sans égard au succès ou à l'échec des combattants. Dès la fin de la bataille de Pharsale, il nous indique que le sort des Romains dont les corps jonchent le sol importe peu, au regard d'une réalité supérieure. Tout sera confondu dans la conflagration universelle, et la cruauté de César qui refuse une sépulture aux vaincus est vaine:

*tabesne cadauera soluat
an rogos haud refert; placido natura receptat
cuncta sinu, finemque sui sibi corpora debent.
Hos, Caesar, populos si nunc non usserit ignis,
uret cum terris, uret cum gurgite ponti;
communis mundo superest rogos ossibus astra
mixturus*³¹.

29. IX, 980-981.

30. IX, 983-986. W. R. JOHNSON remarque à propos de ces vers que César revêt paradoxalement le statut de muse. Voir *op. cit.*, pp. 112 sq.

31. VII, 809-815.

L'infamie qu'il croit imposer aux Pompéiens, et que Lucain détaille ensuite en s'attardant sur la venue des bêtes sauvages et des vautours, n'a rien de définitif. Puisque tout se mêle ultimement, l'héroïsme ou l'humiliation importent peu:

*Libera fortunae mors est*³².

Ce mélange universel est d'ailleurs anticipé par le poète qui décrit le sang des vaincus, transporté par les vautours, aspergeant la tête du vainqueur:

*Saepe super uultus uictoris et impia signa
aut cruor aut alto defluxit ab aethere tabes*³³.

Cette vision d'horreur fait référence au mythe de Méduse, dont la tête, emportée dans les airs, imbibe de sang la terre pour en faire naître les serpents libyens qui apparaissent au livre IX³⁴. C'est lors d'une évocation aux accents légendaires et fantastiques que Lucain nous révèle le maintien de l'ordre du monde et la réhabilitation paradoxale de ceux qui subissent l'infamie lors de la guerre civile. Le retour à un cours lisible du destin ne peut prendre place dans le conflit: il ne peut être évoqué que dans une sphère lointaine.

Mais au plan individuel, la mort de Pompée trace, par petites touches, les contours d'un héroïsme d'un genre nouveau. Le poète célèbre en effet la grandeur de Pompée alors même qu'il apparaît comme déshonoré. De manière paradoxale, les vers de Lucain attribuent de l'héroïsme à la circonstance la plus honteuse de l'œuvre, la fuite loin de Pharsale:

*Non gemitus, non fletus erat saluaque uerendus
maiestate dolor, qualem te, Magne, decebat
Romanis praestare malis*³⁵.

Le poète développe l'argument selon lequel il est plus admirable pour ce chef de fuir plutôt que de mourir au combat, puisqu'il peut considérer qu'on ne se bat plus pour lui:

*Nec derat robur in enses
ire duci iuguloque pati uel pectore letum;*

32. VII, 818.

33. VII, 838-839.

34. *Illa tamen sterilis tellus fecundaque nulli
arua bono uirus stillantis tabe Medusae
conciunt dirosque fero de sanguine rores* (IX, 696-698).
Nous retrouvons dans les deux passages le terme de *tabes*.

35. VII, 680-682.

*sed timuit, strato miles ne corpore Magni
non fugeret supraque ducem procumberet orbis*³⁶.

Mais cette thèse semble bien peu convaincante. Le verbe *timuit*, placé en début de vers, et séparé de son complément par un ablatif absolu, met en relief la crainte du personnage, avant de la justifier par un motif prétendument noble, mais qui revient à encourager la débâcle des soldats. Le propos du poète est quelque peu ambigu. Il est clair que Pompée ne peut prétendre à un quelconque héroïsme, et Lucain nous en a d'ailleurs informés avant même la bataille, en prêtant à Pompée une lucidité totale³⁷. Les louanges du poète, à partir de l'ultime bataille, sont d'une valeur douteuse, mais il n'en demeure pas moins que la dernière heure de Pompée est auréolée d'une vertu toute stoïcienne.

Si la première étape de la déchéance de Pompée, la bataille de Pharsale, le prive de toute grandeur, malgré ce que prétend le poète, le personnage évolue ensuite, mais sans que sa transformation soit linéaire ni constante. On ne peut donc considérer que Pompée nous soit présenté par Lucain comme un *proficiens* stoïcien³⁸. Nous avons déjà évoqué la noirceur absolue du dessein qu'il forme avant d'être ramené au sens de l'honneur par Lentulus. Mais à l'heure de sa mort, Magnus présente un visage dont rien ne vient ternir l'héroïsme. Il est désormais libéré de toute crainte (VIII, 576). Alors que les combattants de Pharsale étaient privés de spectateurs, le chef a l'occasion de révéler sa grandeur devant un public qui guette des marques d'héroïsme et qui sera donc susceptible de célébrer sa dignité (VIII, 593-595). Or Pompée se montre irréprochable au moment où il est frappé à mort:

*tum lumina pressit
continuitque animam, ne quas effundere uoces
uellet et aeternam fletu corrumpere famam*³⁹.

Lucain accroît encore le rayonnement de son courage en lui accordant la parole et en transcrivant les mots que le mourant se dit à lui-même. La no-

36. VII, 669-672.

37. *Aut populis inuisum hac clade peracta
aut hodie Pompeius erit miserabile nomen* (VII, 120-121).

38. Ce terme de *proficiens* a été employé par B. Marti. Contre l'idée que Pompée serait un *proficiens* stoïcien, voir D. GAGLIARDI, «Il testamento di Pompeo (nota a *Phars.* IX 87-97)», *Vichiana* IX, 1980, 329-331. D. B. GEORGE défend au contraire cette définition appliquée à Pompée. Voir «The meaning of the Pharsalia revisited», *Studies in Latin literature and Roman history* VI, 1992, 362-389. C'est le cas également d'H. LE BONNIEC, «Lucain et la religion», in M. DURRY (éd.), *Lucain. Sept exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1970, 159-200, p. 163. Sur les différentes étapes de l'évolution de Pompée vers la sagesse stoïcienne, voir C. WIENER, *Stoische Doktrin in römischer Belletristik: das Problem von Entscheidungsfreiheit und Determinismus in Senecas Tragödien und Lucans 'Pharsalia'*, München, 2006, pp. 284-298.

39. VIII, 615-617.

blesse de la réaction de Magnus dépasse ce à quoi il s'est préparé : alors qu'il pensait devoir retenir toute parole, il parvient à tenir un discours plein de grandeur qu'il n'avait pas prévu de prononcer. Il prétend alors à un réel héroïsme, malgré les circonstances honteuses de sa mort et de l'identité de ses meurtriers (VIII, 626-629). Le moment dramatisé de la mort est l'occasion pour le poète de révéler le chemin que Pompée a parcouru, de manière chaotique et parfois peu lisible, vers la sagesse.

Bien plus, conformément à la sagesse stoïcienne, il prétend à un bonheur totalement indépendant des événements extérieurs. Ce renversement de dernière minute nous ramène au paradoxe de la conception stoïcienne du temps, dans laquelle la durée est un indifférent. Par conséquent, une seconde de vertu vaut toute une vie d'insensé. Dans une vision cyclique de la temporalité, l'importance de la durée disparaît. La rapidité de la conversion de Pompée n'ôte donc rien à sa valeur, du point de vue du Portique. Mais il s'agit bien d'un héroïsme d'un genre particulier, puisque Pompée le revendique comme un défi aux dieux, qui n'ont bâti que son humiliation. Il ne doit cet héroïsme qu'à sa propre valeur, et la piété envers les dieux ne peut y trouver de place:

*ignorant populi, si non in morte probaris,
an scieris aduersa pati. Ne cede pudori
auctoremque dole fati: quacumque feriris,
crede manum soceri. Spargant lacerentque licebit,
sum tamen, o superi, felix, nullique potestas
hoc auferre deo*⁴⁰.

Les nobles réactions de Pompée, à cet instant, ne peuvent donc être réduites, comme le dit M. Malamud, à la stratégie d'un acteur⁴¹. S'il se regarde agir et juge son action, c'est pour pallier à la défaillance des dieux dont le jugement ne vaut rien. Il ne nous semble pas que la solitude de Pompée à cet instant soit un trait parodique, montrant qu'il se préoccupe en vain de ce que l'on pensera de sa mort, comme le dit W. Johnson, mais cela révèle que le regard des dieux n'a pas de valeur ; il ne les mentionne que pour les braver⁴². En effet, déjà avant *Pharsale*, Pompée reconnaît le dessein des dieux qui doit le mener à sa perte. Il ne s'aveugle pas sur l'issue du combat. Mais il ne se révolte pas contre la décision céleste (VII, 337-341); son comportement lors de la bataille est alors dénué de toute grandeur. Au contraire, lorsqu'il dénonce le cours des événements voulus par les dieux, il acquiert de la noblesse. Ce n'est donc pas la connaissance du plan divin, mais la condamnation de celui-ci qui semble être une condition essentielle, et éminemment paradoxale, de

40. VIII, 626-631.

41. Voir M. MALAMUD, «Pompey's head and Cato's snakes», *Classical Philology* LXXXVIII, 1, 2003, 31-44.

42. Voir W. R. JOHNSON, *op. cit.*, pp. 79 sq.

la vertu. L'expression du visage de Pompée lors de sa mort confirme que la sagesse est un défi lancé aux dieux⁴³, et la grandeur de l'homme s'affirme au moment où ceux-ci cherchent à l'anéantir.

L'épopée ne nous pousse pas à admirer l'action conjuguée des dieux et des hommes, mais la vertu acquise par l'homme contre les dieux. Alors que le poète s'indigne du cours des événements, certains personnages, contraints de l'accepter, parviennent à en transformer le sens, se montrant, en quelque sorte, plus sages que l'instance qui nous parle et qui s'abstient de définir la vertu au cœur de ce chaos.

Alors que tout condamne le vaincu à l'indignité, il retrouve au dernier instant un héroïsme individuel, qui ne sera suivi d'aucune gloire auprès des hommes. Le poète lui-même le célèbre, sans espérer, néanmoins, lui donner d'écho universel ni éternel.

Il nous faut alors nous demander pourquoi le poète fait l'éloge de la fuite de Magnus, sans attendre sa conversion ultime pour le célébrer. Il semble qu'il y ait une condition absolue à la sagesse de Pompée: il ne devient un sage qu'au moment où sa mort est imminente. Il se peut, dès lors, que cet héroïsme d'un nouveau genre ne puisse advenir qu'à condition d'être exclu du cours des événements. Le protagoniste du conflit ne peut acquérir d'héroïsme valable moralement en continuant à participer à cette guerre criminelle. Lucain cherche, par ses éloges, à indiquer que le bien ne peut concerner que ceux qui échappent à la guerre civile, par quelque moyen que ce soit. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que la conversion de Pompée se communique à Cornélie, au moment où la défaite lui ferme également toute perspective de triomphe. Ainsi, après avoir été la cible des accusations d'immoralité portées par la voix de Julie, la femme de Pompée apparaît revêtue de tous les aspects de la dignité féminine au moment de son départ de Mytilène, aux côtés de Pompée vaincu⁴⁴. L'héroïsme réel a pour condition l'échec. Il devient possible pour Magnus lorsque celui-ci est déchu de sa fonction de chef, et le poète marque cette étape décisive en cessant alors de souligner les bassesses du personnage.

L'avènement du vaincu à la grandeur morale a lieu en deux temps: d'abord exclu de toute perspective de victoire criminelle, il incarne seulement quelques jours plus tard l'héroïsme qui lui est désormais accessible. Par le seul fait d'être vaincu, et indépendamment de sa valeur morale, Magnus cesse, en un sens, d'être criminel. Le poète en prend acte, en présentant à partir de là toute sa conduite de manière favorable. S. Bartsch souligne, à juste titre, que le poète se fait un ardent partisan du vaincu, alors que depuis

43. *iratumque deis faciem*, «le visage irrité contre les dieux», VIII, 665.

44. *tanto devinxit amore*

*hos pudor, hos probitas castique modestia vultus,
quod summissa animis, nulli gravis hospita turbae
stantis adhuc fati vixit quasi conjunge victo*, VIII, 155-158.

le début de l'œuvre, il ne nous a pas caché ses défauts⁴⁵. C'est que le poète développe en fait une vision paradoxale de la vertu, à laquelle Pompée lui-même ne se rallie que dans un second temps. En effet, le jugement du poète se met à concorder avec les faits qui ne nous sont racontés qu'à la mort de Pompée, lorsque le vaincu se reconnaît lui-même heureux dans la mort.

La mort de Pompée nous permet ainsi d'évaluer la possibilité, dans le monde de la *Pharsale*, de prétendre à l'héroïsme. La valeur guerrière ne peut prétendre à un héroïsme validé par le poète, puisque celui-ci se refuse à célébrer un conflit décrit comme monstrueux. La grandeur de César attire irrésistiblement la plume du poète, mais il lui refuse toute valeur morale. Au contraire, la sagesse ultime de Pompée, qui ne peut naître que dans la plus grande humiliation, ne peut recevoir qu'un hommage discret au sein même de l'œuvre. C'est en disparaissant que Magnus devient réellement grand : il peut alors se fondre dans la figure, vraiment héroïque, de Caton, qui n'embrasse réellement la cause de Pompée qu'une fois le chef purifié de ses vices par sa mort. Plus encore que la voix du poète, il semble que Caton soit le seul personnage dont la vertu demeure au cœur même du conflit et qui s'avère le plus à même de nous confirmer la valeur morale des dernières heures de Magnus. Or la défaite et la mort de Pompée créent un lien entre les deux hommes, puisque Caton devient pompéien à partir de ces événements : l'échec évacue toute possibilité d'ambition chez le vaincu, ne laissant demeurer que la légitimité de la cause qu'il défendait :

*Ille, ubi pendebant casus dubiumque manebat,
quem dominum mundi facerent civilia bella,
oderat et Magnum*⁴⁶.

En préservant la vertu et la dignité à l'heure suprême, le supplicié gagne la vraie *fama* à la place de celle qu'il recherchait orgueilleusement⁴⁷. Une fois la gloire individuelle abdiquée, Caton peut considérer Pompée. La condition indispensable à la rédemption de Magnus est qu'il soit vaincu et qu'il meure. Son échec n'est pas simplement un obstacle qu'il parvient à contourner ou dont il tire profit, mais l'élément essentiel de sa conversion. La grandeur

45. Nous renvoyons à l'analyse de S. BARTSCH, qui montre le décalage entre les propos élogieux du poète et les faits racontés. Voir *Ideology in cold blood: a reading of Lucan's Civil War*, Cambridge (Mass.), Harvard University Pr., 1997, pp. 73-100.

46. IX, 19-21.

47. Selon l'analyse de D. C. FEENEY, Pompée, qui n'avait plus de «Magnus» que le nom, devient, comme le dit Cordus, «maximus» au moment de sa mort. Voir «*Stat magni nominis umbra*». Lucan on the greatness of Pompeius Magnus», *Classical Quarterly* XXXVI, 1986, pp. 239-243. A. W. LINTOTT montre d'ailleurs que Lucain prépare depuis le début de l'œuvre cet affaiblissement de Pompée, qui joue un rôle majeur. L'image inaugurale du chêne miné s'éloigne de la réalité historique de la force que détient encore Pompée au début du conflit, pour annoncer sa chute, qui lui donne la gloire. Voir «Lucan and the history of the Civil War», *Classical Quarterly* XXI, 1971, 488-505, pp. 500 sq.

d'âme à laquelle il prétendait auparavant, et en particulier à Dyrrachium au livre VI, devient bien réelle, par la force des choses.

BIBLIOGRAPHIE

- S. BARTSCH 1997, *Ideology in cold blood: a reading of Lucan's Civil War*, Cambridge (Mass.), Harvard University Pr.
- P.-J. DEHON 1989, «Une amphibologie de Lucain (B.C. VII, 81)?», *Latomus* XLVIII, pp. 120-126.
- D. C. FEENEY 1986, «Stat magni nominis umbra'. Lucan on the greatness of Pompeius Magnus», *Classical Quarterly* XXXVI, pp. 239-243.
- S. FRANCHET D'ESPÈREY 2004, «Massacre et aristie dans l'épopée latine», in G. NAUROY (éd.), *L'écriture du massacre en littérature entre histoire et mythe*, Berne, pp. 27-43.
- D. GAGLIARDI 1980, «Il testamento di Pompeo (nota a Phars. IX 87-97)», *Vichiana* IX, pp. 329-331.
- G. GALIMBERTI BIFFINO 2002, «Il ruolo del « *bellum ciuile* » nella vita letteraria e intellettuale dell'epoca neroniana: eroismo e antieroisimo in Lucano», *Neronia* VI, *Latomus*, pp. 443-454.
- D. B. GEORGE 1992, «The meaning of the Pharsalia revisited», *Studies in Latin literature and Roman history* VI, pp. 362-389.
- W. R. JOHNSON 1987, *Momentary monsters, Lucan and his heroes*, Ithaca, New York.
- H. LE BONNIEC 1970, «Lucain et la religion», in M. DURRY (éd.), *Lucain. Sept exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, pp. 159-200.
- A. W. LINTOTT 1971, «Lucan and the history of the Civil War», *Classical Quarterly* XXI, pp. 488-505.
- M. MALAMUD 2003, «Pompey's head and Cato's snakes », *Classical Philology* LXXXVIII, 1, pp. 31-44.
- W. RUTZ 1970, «Lucan und die Rhetorik», in M. DURRY (éd.), *Lucain. Sept exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, pp. 233-265.
- C. WIENER 2006, *Stoische Doktrin in römischer Belletristik: das Problem von Entscheidungsfreiheit und Determinismus in Senecas Tragödien und Lucans 'Pharsalia'*, München, pp. 284-298.